

n'était point encore revenu de la stupeur qu'il venait d'éprouver.

—Forster, chargez-vous de ce garçon-là, faites-le bien dîner, donnez-lui à coucher, ayez-en le plus grand soin.

L'ébahissement du garde allait croissant.

Cependant il ne répliqua rien à l'ordre qu'il venait de recevoir, si surprenant qu'il pût être.

Il dit simplement à Jules Raisin :

—Venez.

—Oui, mon mignon, je vous emboîte le pas....

Et je vas tâcher de vous adoucir un brin, car vous avez l'air joliment en colère.

—Pien ! Pien !...—gronda Forster quand il eut emmené Jules.—Nous ferons ça demain, si les praconniers sont mieux traités que les cardes !...

—Braconnier ! braconnier !—fit Jules Raisin en se rebiffant.—C'est-y donc braconner que de chasser chez les autres ?... On a le tort de ne pas m'inviter, voilà tout... Si on m'invitait, je ne braconnerais pas. Voilà toute la différence. Trouvez-m'en une autre, vous qui êtes un malin.

Ce raisonnement ne parut nullement être du goût de Forster, qui néanmoins se conforma de point en point aux ordres de son maître, si bien que Jules Raisin fut bien soigné, bien traité, et fit le lendemain matin la grasse matinée.

Il n'était même point complètement vêtu, quand un domestique vint le prévenir que le comte Stroganof désirait lui parler.

—Braves gens ! j'y vas, je ne veux point faire attendre M. Fédor.

Ce dernier, depuis la veille, avait réfléchi.

Et ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, en toute circonstance grave, il avait consulté Marcelle.

—Je sais ce que vous allez me dire,—répliqua celle-ci, car elle avait deviné avec ce tact féminin, porté à la plus haute puissance lorsque la femme est une mère,—oui je sais ce dont vous voulez me parler, c'est de Jules Raisin qu'il s'agit.

—Oui, ma chère aimée, vous m'avez deviné.

Marcelle poursuivait.

—Vous avez pensé, vous voyant dans la triste nécessité d'employer ces deux misérables qui trouvent abri sur les terres des Souches, à la Hairelle, vous venez de songer à utiliser ce brave homme, qu'un providentiel hasard vient de mettre encore sous vos pas.

—C'est exact.... Oui, c'est bien cela que je voulais vous dire.

—Celui-là ne nous trahira pas.... Il sera pour nous, avec nous.... Nous n'avons aucune inquiétude à avoir à son sujet....

—Alors vous me conseillez de lui confier notre secret ?

—Voulez-vous que je le fasse moi-même ?

—Vous voulez que je lui explique à quoi tendent tous nos constants efforts ?

—Faites-le, j'allais vous en prier.

—Non ! ma chère amie. Parler encore de toutes ces misères serait pour vous un nouveau déchirement de cœur.—Je vais moi-même avoir une explication avec Jules Raisin.

Et il avait fait appeler le petit homme qui ne se pressait point, comme d'ailleurs en toutes circonstances.

—Et vous avez bien dormi ?—fit-il en arrivant à Fédor.

A la physionomie grave du comte Stroganof, il reprima son air jovial.

Avant d'en arriver à la triste confidence, Fédor posa une question à Jules Raisin.

—Peux-tu disposer de ton temps, et passer quelque temps aux Souches ?

Les yeux de Jules Raisin pétillèrent de plaisir.

—Bien sûr ! Bonnes gens !... rester tranquille dans une bonne maison—vous me demandez ça !... C'est-y pour rire ?...

—Non ! c'est très sérieux. Je désire, si c'est possible, te garder auprès de moi pendant quelque temps.

Jules Raisin se gratta l'oreille d'un geste familier.

—Vous m'emenez donc à la chasse avec vous... ?

—Les jours où je chasserai, je le veux bien.... mais je ne sors guère.

—Vous me donnez vous t'y la permission de tirer un coup de fusil par-ci par-là....

—Tu chasseras tant que tu voudras, lorsque tu n'auras rien à faire.

Du coup, Jules Raisin fut transporté, et malgré sa jambe en retard, il dessina un double entrechat qui, pour n'avoir point été réglé par Justamant, n'eût pas moins fait honneur, par sa légèreté, à un disciple de Terpsichore....

—Bonnes gens ! en voilà une chance.... C'est sérieux ce que vous me dites-là ?...

—En veux-tu la preuve ?

—Dame, je ne demande pas mieux, parce que votre grand séquot, il n'a pas l'air commode....

—Appelez-moi Forster.

Le garde-chef apparut.

Il n'était toujours pas remis de ses émotions de la veille.

—Forster, — dit le comte Stroganof, — si vous rencontrez ce brave homme-là chassant dans les bois des Souches, vous ne lui direz rien, je lui en donne l'autorisation.

Cette fois, Forster faillit tomber à la renverse.

Jules Raisin le tenait à l'œil, le guignant d'un air marquois.

Forster était tellement médusé qu'il baragouinait des phrases incompréhensibles.

A la fin, redevenant plus calme :

—Je vois bien ce que c'est,—dit-il avec lenteur, tandis que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front dénudé,—oui, je vois bien ce que c'est, monsieur le comte a assez de mes services, et il emploie ce moyen pour me dire de m'en aller.... J'aurais préféré le savoir plus tôt, et autrement.

Fédor s'était mis à rire.

—Mais non ! Forster ! Il n'est pas question de vous remercier.... Je suis très content de vous... Seulement, par le plus grand des hasards, j'ai rencontré ce brave garçon, que j'ai connu dans le temps, que j'aime beaucoup, et je lui donne une autorisation dont il n'abusera pas. Allons, Forster, donnez lui la main. S'il vient des braconniers de ce côté, il vous sera utile, vous le verrez.

Forster ne semblait nullement convaincu.

—Ça va devenir impossible de garder,—dit-il,—ça ne sera plus la peine, si on permet aux braconniers de venir tuer les faisans....

—C'est bien, Forster, et calmez-vous.... La permission que je viens de donner ne causera aucun désordre.

Le garde-chef se retira.

—Maintenant, Jules,—reprit Fédor,—écoutez-moi bien. Ce n'est point de chasse qu'il s'agit... J'ai besoin de toi pour essayer de me rendre un service au moins aussi grand que celui que tu m'as rendu il y a tantôt dix-sept ans....

—Tout ce que vous voudrez, monsieur Fédor.

Et le comte Stroganof commença son douloureux récit.

—Bonnes gens,—répétait Jules Raisin,—c'est-y Dieu possible !... Faut-il qu'ils en aient eu du vice tout de même !... Ah ! bon Dieu ! si ça ne fait pas frémir.

Et quand il eut tout entendu :

—Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur le comte ? Je vous donnerai ma peau, si vous voulez, bien qu'elle ne vaille pas grand'chose.... Mais c'est que je ne pourrai vous être ben utile, voyez-vous... parce que le frère et la sœur n'ont pas dû m'oublier.... comme bien vous pensez, et que je ne peux aller rôder autour de Vernon sans les mettre en éveil.

—Tu battras le pays, à distance, et sauras surtout ce que vont faire deux hommes que je suis obligé d'employer et en qui je n'ai nulle confiance.

—Pour ça, je les suivrai, monsieur Fédor, au doigt et à l'œil.... Et vous savez que vous pourrez avoir confiance en moi.

De tout temps, pour les affaires politiques, aussi bien que pour les affaires mystérieuses, on a pratiqué la contre-police.

Voilà donc Jules Raisin élevé à la dignité de contre-politicien, et chargé de surveiller les faits et gestes de Gaston Souchard et de cet excellent gentilhomme se nommant Romain de la Glan dière.

Laissons Jules Raisin commencer ses nouvelles fonctions et revenons à l'habitation de Vernon, où nous allons trouver l'affreuse Henriette, Irma et certains autres acteurs de notre drame.

Depuis que nous l'avons quitté, Vernon était méconnaissable.

Henriette Dementières s'était décidée à faire exécuter de grands travaux d'amélioration et d'embellissement, auxquels jusqu'alors elle n'avait jamais songé.

Ne s'était-elle pas avisée, dans sa vieillesse, de vouloir faire enclore le petit parc de Vernon ?

Elle en avait parlé chez des fournisseurs à Souesmes, à Salbris. Elle avait poussé des hélas ! en supputant tout l'argent que ce grand mur de clôture allait coûter.

—Mais c'est très drôle,—répétait-elle,—moi qui n'ai jamais été peureuse, sur mes vieux jours, je commence à avoir une terreur atroce des rôdeurs et des voleurs, et les routes sont toujours sillonnées maintenant par des hommes à mauvaises figures.... Enfin j'ai longtemps hésité, mais mon parti est pris, on va commencer les travaux.

Et effectivement, sans plus tarder, des maçons avaient été embauchés à Salbris, et les charrois avaient commencé et le mur s'élevait maintenant peu à peu, remplaçant la haie vive qui était cependant assez épineuse et assez épaisse pour empêcher de pénétrer dans le petit parc de Vernon.

Mais les terreurs de Mlle Dementières, étaient sans doute très violentes, car elle exigeait un mur très haut et tout spécialement garni de forts tessons de bouteilles.

La gelée passait, la terre n'était plus durcie. A ces après jours avait succédé une saison humide et brumeuse.

Et dès la première heure, Mlle Henriette était levée, attendant les travailleurs, les morigénant, les excitant et leur reprochant constamment leur lenteur, tout en ne les perdant pas de vue une seconde.

Quand elle allait déjeuner, et qu'elle était forcée de lever le siège, elle appelait Irma d'une voix glapissante, et la femme de Romain courait et allait la remplacer, et à son tour ne perdait pas de vue un seul instant les ouvriers.

Un matin,—matin d'un jour brumeux et triste,—Mlle Henriette était à son poste habituel.

—Tiens,—fit elle tout à coup,—vous étiez plus nombreux hier.... Bien certainement, vous étiez plus.... Voyons donc.... Il manque quelqu'un, j'en suis sûr....

—Il manque Merlot,—répliqua l'un des ouvriers,—il n'était point avec nous à la sortie du bourg.

—Et pourquoi n'est-il pas venu Merlot,—demanda aigrement la vieille fille.

—Dame, nous ne savons pas, mademoiselle.

Au même instant Goubert, l'un des travailleurs, s'écria :

—Tiens le voilà justement qui s'amène....

Merlot, un grand gars de trente ans, environ, à la physionomie ouverte et franche, arrivait effectivement, ses outils sur l'épaule.

Mlle Dementières devint tout à coup cramoisie.

—Et qui vous a permis de traverser le parc,—fit-elle d'une voix glapissante.—Par où êtes-vous passé ?...

Mlle Henriette avait exigé, dès avant le commencement des travaux, que les travailleurs arrivassent à leur chantier, c'est-à-dire au pied du mur qu'ils étaient occupés à construire, en faisant le tour du parc et en se gardant bien de passer par la maison, de traverser le jardin et de prendre par les allées.

Or, Merlot venait d'enfreindre cette consigne formelle.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier